Article de la rubrique « Les savoirs invisibles : De l'ethnoscience aux savoirs ordinaires »

Mensuel N° 137 - Avril 2003

Les savoirs invisibles. De l'ethnoscience aux savoirs ordinaires

Savoirs locaux : l'expertise écologique des Indiens

MARIE ROUÉ ET DOUGLAS NAKASHIMA

Une enquête sur la représentation de l'environnement chez les Indiens Cris du Canada montre que les savoirs indigènes, bien que produits par et pour la pratique, peuvent répondre aux critères de la connaissance scientifique.

Le savoir et les réflexions présentés ici sont ceux d'un chasseur d'une soixantaine d'années habitant Whapmagoostui. Whapmagoostui est une communauté d'Indiens Cris du nord du Québec, sur la rive orientale de la baie James, qui à l'époque de notre enquête, en 1994, était menacée par un projet de barrage, dont la réalisation nécessitait l'inondation d'une vaste portion de territoire.

De sa propre initiative, cet ancien nous parla longuement, dans sa propre langue, de l'alimentation, des moeurs et des habitats de plusieurs espèces animales. Son témoignage dépasse une simple description de l'écologie de chaque animal. C'est une évaluation personnelle et prédictive, basée sur son savoir écologique, des impacts spécifiques des barrages envisagés sur les animaux, et par conséquent sur les Cris.

Face à un projet contre lequel l'ensemble de la communauté s'est mobilisée, un véritable forum de discussion critique a émergé dans le village. Tout naturellement, les chasseurs les plus expérimentés et les plus éloquents en ont pris le *leadership*. Tous ont lu le document présenté par le promoteur Hydro-Québec (ou du moins son résumé traduit en langue crie), auquel notre locuteur fait référence en le nommant « le livre », sur les conséquences environnementales prévues des barrages envisagés.

William Kawapit note d'emblée qu'il connaît « *de nombreuses choses qui ne sont pas mentionnées dans ce livre* ». Il ajoute, avant de se livrer à ce véritable audit environnemental et social qui lui prendra plusieurs séances, chacune de quatre à cinq heures : « *Qui peut contester ce fait, quand je dis qu'il y a des sujets innombrables qui ne sont pas mentionnés dans ce livre, quand il [le développeur] fait la liste des impacts qui auront lieu pendant et après le projet ?* »

Après avoir ainsi exposé son but, l'ancien se présente et, pourrait-on dire, décline ses références et qualités, sa formation, n'oubliant pas de préciser sa bonne connaissance du projet, pour que son témoignage puisse être pleinement apprécié : « *C'est moi, William Kawapit Senior, qui vais parler. Je vais vous dire d'où viennent mes moyens de subsistance et où j'ai été élevé quand je grandissais. [...] Aujourd'hui, j'ai 59 ans. Pour*

aussi loin que je me souviens, j'ai été élevé dans le mode de vie cri. C'est mon père qui m'a instruit. Je suis né sur la Terre. Je suis averti des plans qui sont proposés pour ce qui se passera ici, le barrage des rivières. J'ai un grand savoir concernant ce qui est nécessaire à un Cri pour assurer sa survie de la Terre. J'ai vécu ce mode de vie toute ma vie, depuis mon enfance. » William ne se contente pas de mettre en avant ses qualités personnelles et sa parfaite aptitude à témoigner. Il tient à nous faire savoir d'où lui viennent les qualités qu'il a acquises. « Dès que j'ai été capable, mon père a commencé à m'apprendre le mode de vie cri. Il m'a appris comment poser des pièges et tout ce qu'il faut savoir sur les ntuhun, tous les animaux chassés, pêchés et piégés. »

Dans cette introduction à l'évaluation environnementale et sociale d'un projet de barrage, nous avons déjà compris un point essentiel : le caractère holistique des impacts, l'indissociable relation entre le social et l'environnemental. C'est parce qu'il est chasseur et descendant de chasseurs que le lien de William avec le territoire et les animaux qui le parcourent représente l'essence de son mode de vie, donc de son économie, de ses savoirs, de sa culture et de ses affects.

Une démarche intellectuelle rigoureuse

Il nous semble important de préciser tout d'abord que le savoir de William Kawapit, tout comme celui des sciences occidentales, est structuré et a une organisation systémique. Le témoignage de plusieurs anciens nous permet d'accéder au système de classification de l'environnement naturel élaboré par les Cris. L'attention n'est pas distribuée de façon uniforme : les gros animaux comestibles, les *ntuhun* (mammifères, oiseaux et poissons) font l'objet, ce qui n'est pas surprenant pour un peuple de chasseurs-pêcheurs, d'une observation et d'une classification plus fines que les invertébrés non-comestibles et de petite taille, les *mintush*. Les capacités de ces chasseurs à observer, comparer, différencier, permettent donc tout d'abord d'assigner à chaque espèce sa place appropriée dans leur système taxonomique. Elles permettent de surcroît de faire des distinctions intraspécifiques extrêmement fines sur la base de l'âge, du sexe, de variations saisonnières, du comportement, qui se traduisent elles aussi par un vocabulaire spécialisé.

La démarche de l'ancien qui livre son savoir est de même nature que toute démarche scientifique : poser des hypothèses, acquérir les données nécessaires à la résolution d'un problème, expliciter les conditions de leur recueil pour les valider, puis les analyser. Tout au long de sa réflexion, William met l'accent en particulier, quelle que soit l'espèce dont il traite, sur le type de nourriture qui lui est nécessaire, sur l'habitat et le type d'abri qu'il se construit, pour ensuite se demander si elle aura la possibilité de trouver ces conditions de vie après les transformations environnementales liées au projet hydroélectrique.

« Chaque sorte de créature qui vit dans cet environnement doit être considérée : nous devons examiner à fond et étudier les effets que cela aura sur sa vie. Laquelle des nourritures de cette créature sera-t-elle détruite ? Quels sont tous les autres effets que cela aura sur sa vie quand l'inondation surviendra et que le paysage changera ? Il nous

faut trouver chaque perte d'habitat de ces créatures quand cela se passera, et où sont les meilleurs lieux où chaque créature/animal avait l'habitude de vivre et qui seront perdus dans l'inondation. Si l'habitat des animaux est détruit, ils seront sans maison et misérables quand leur nourriture sera détruite en même temps que tout le reste. »

Ce qui à notre sens se dégage de ces extraits, c'est l'unité de la démarche intellectuelle rigoureuse d'un chasseur, ancrée dans une éthique axée sur la vision d'un animal d'abord comme un être vivant, tout comme les humains. De cette vision naît le principe d'une responsabilité des hommes vis-à-vis des animaux. Le savoir est ici lié au devoir d'assistance, ou du moins de non-agression.

William ouvre la discussion sur le castor en établissant sa propre expertise dans le domaine et en soulignant l'amplitude de ses observations et expériences personnelles. Puis il décrit longuement l'habitat préféré du castor, les circonstances écologiques dans lesquelles ils se développent et se multiplient. Un terme cri pour cet écosystème émerge de la discussion : *aniipsiskaach* - « une zone humide où le saule pousse ». Une distinction importante de ces eaux est qu'elles ont des fonds boueux plutôt que pierreux, un trait caractéristique des lacs les plus « chauds ».

« Le castor aime les lacs et les points d'eau qui ne sont pas pierreux, et préfère les lacs qui sont boueux. On dit que cette sorte de petit lac, un lac sans roches, a tendance à avoir des eaux plus chaudes. Particulièrement si ce lac a presque l'air d'une tourbière, mischaakw saakiikins. La présence d'une riche couche organique au fond du lac est de grande importance, parce qu'elle est associée avec la présence d'un approvisionnement abondant dans les nourritures préférées des castors : wiskitimwii, la racine du nénuphar, et niipisiy, les saules. Quand un lac est comme cela, boueux et avec un fond doux où poussent d'autres végétaux, les nénuphars poussent en abondance. Le castor préfère ce type de lac. C'est très évident quand il y a des wiskitimwii dans un lac, parce qu'elles sont attachées aux plantes appelées wischitaasiuch [nénuphars]. Quand il y a plein de nénuphars qui poussent à un endroit, alors il y a plein de wiskitimwii sous la boue. »

La présence de boue est également essentielle pour les castors afin de bâtir leurs abris, les loges qui les protègent de la rigueur des froids hivers subarctiques. L'ancien explique en détail la façon dont la loge est construite, en soulignant l'importance de ce matériau. *« La première chose que le castor fait, c'est une tanière dans un monticule de terre. Il place ensuite des morceaux de bois et de saule dessus. Après avoir fait cela, il va placer de la boue par-dessus. Alors cette construction commence à durcir et il continue à placer et mélanger des morceaux de bois par-dessus, et il utilise aussi des cailloux avec les bâtons pour cette construction. Il fait cela, et pourquoi place-t-il des bâtons sur le dessus ? C'est d'abord pour que l'entrée ne ferme pas avec le poids des autres matériaux de construction. C'est pourquoi il le construit comme ça. »*

Il souligne au passage les savoir-faire des vieux castors, supérieurs, comme dans la société des hommes, à ceux des jeunes. Le castor, outre ses qualités d'architecte, démontre également une grande expertise dans le choix des matériaux de construction,

qui lui permet d'obtenir un grand confort thermique, et donc une qualité de vie hivernale.

« La boue est très chaude pour la construction. Même s'il utilise d'autres sortes de végétation pour construire sa tanière, il les mélange toujours avec de la boue. Après que le point d'eau gèle, le castor sort, et ajoute de la neige et de la glace mélangées à de la boue pour couvrir sa loge, ce qui la rendra très dure. Il fait cela parce qu'il veut faire sa loge très chaude pour la durée de l'hiver. Ces lacs avec des berges bordées de saules et des fonds boueux fournissent également des tanières chaudes d'un autre type, creusées dans leurs rives. Le castor aime aussi un lac, ou un étang, autour duquel il est facile de faire beaucoup de tunnels. Les castors vont réutiliser ces tunnels pendant des années. Si le lac a une rive sinueuse et des berges élevées, le castor aime à se contenter d'une tanière creusée dans la berge, et ne fait pas de loge. Il vivra alors dans cette tanière au lieu d'une loge. Il aime à vivre dans cette sorte de tanière creusée dans la rive si les saules et les nénuphars sont en abondance. »

L'ancien trace un parallèle auquel il revient à plusieurs reprises, en mettant l'accent sur la nature similaire de l'expérience humaine et animale. C'est là un des points fondamentaux de la vision du monde crie.

« Je connais les habitudes et la façon d'élever les jeunes pour les animaux avec lesquels je suis familier qui vivent dans ce lieu. Je connais les endroits où ils préfèrent vivre. Je suppose que ces animaux considèrent leurs maisons comme nous-mêmes considérons les nôtres, des lieux où ils se sentent en sécurité. Je suppose qu'ils sont très heureux quand ils sont dans leurs tanières, une fois qu'ils les ont bâties où ils voulaient, parce que c'est chaud et sûr. Nous pouvons déduire cela de nos propres expériences en tant qu'humains, Cris, quand nous avons des habitations chaudes et sûres, nous sommes heureux. L'animal, aukaan, est semblable à nous. Imaginez comme ils seraient malheureux si toutes leurs maisons étaient entièrement détruites. »

Survivre après le déluge ?

William discute alors du sort des nombreux castors qui, aujourd'hui, occupent le territoire qui serait inondé, si les réservoirs prévus sont construits. En tenant compte des moeurs du castor, de ses nourritures préférées, ses habitats préférés, comment le castor pourrait-il survivre sur les rives d'un réservoir dont les eaux vont lécher les sommets pierreux des montagnes ? Où pourrait-il bâtir des maisons chaudes et sûres pour supporter le froid de l'hiver ? *« Je vous dis seulement ce que je sais sur le castor, et ce qu'il préfère. Je peux en déduire que [après l'inondation] si un castor voulait construire sa loge près de ou sur ce qui était autrefois le sommet des montagnes caillouteuses, il n'aurait pas assez de matériaux de construction. Si le castor veut construire sa tanière près des sommets des montagnes où il n'y a que du lichen et des endroits pierreux et secs, il ne pourrait pas trouver de boue pour construire sa tanière. Si un castor veut se faire une loge près des sommets des montagnes, si nous y réfléchissons un instant, je crois qu'il aurait du mal à faire des tunnels dans cette sorte de région, surtout si c'est pierreux. »*

De tels sites seraient inhospitaliers pour le castor, non seulement en raison de

l'impossibilité de construire loges ou tanières, mais aussi à cause du manque de disponibilité de la nourriture appropriée à leur survie. *« Quand l'inondation commencera, il devra construire sa loge presque sur le sommet où étaient autrefois les hautes montagnes. Si cela arrive, ils n'auront pas de nénuphar à manger. Je crois que le castor ne serait pas capable de trouver le moindre nénuphar autour s'il avait érigé sa loge près des sommets de la montagne. »*

De surcroît, le castor ne se contente pas d'un seul type de nourriture, il a aussi besoin d'un régime varié. Encore une fois, William trace un parallèle entre les expériences des humains et des animaux, déduisant les besoins des animaux de ceux des humains : *« Une autre chose que je sais à propos du castor, c'est que s'il mange la même chose pendant trois nuits, il en est déjà fatigué... Le castor est comme nous, si nous mangeons la même chose pendant trois jours, nous ne nous sentons pas tellement bien. Tous les animaux sont ainsi. Quand le régime alimentaire d'un animal est varié, une partie de sa nourriture lui manquera [s'il n'en mange pas pendant quelques jours]. »*

Son savoir extrêmement précis sur la détermination du castor à rechercher certains types de nourriture est basé sur ses observations de chasseur. Quand le chasseur détruit leur loge et leurs tunnels pour tenter de capturer les castors d'un lac, parfois un castor s'échappe et établit une nouvelle maison loin de la précédente. Il retournera pourtant à son ancienne habitation, même si la distance est considérable, afin de reprendre un type de nourriture particulièrement désirable qu'il avait mis en cache dans sa loge. *« Comment je sais cela ? C'est parce que quand on chasse un castor... S'il sait que sa loge a été détruite, il nagera très loin de cet endroit. Il s'en ira loin. Quelquefois... il arrive que le castor refasse sa loge quelque part très loin. [Toutefois] il reviendra pour reprendre sa nourriture de son ancien endroit. Quelquefois, il peut ne prendre qu'un morceau de saule, puis il revient à sa nouvelle maison. J'ai connu certains castors qui se sont noyés parce qu'ils devaient sauver cette nourriture particulière de très loin. [...] Le castor est un animal dont je sais qu'il fera cela, essayer de sauver une part de sa nourriture envers et contre tout. »*

Une vision autochtone des impacts écologiques

Dans cette longue série d'entretiens, l'ancien n'oublie pas une seule espèce animale. Pour chacune, il répertorie ses nourritures préférées, établit ses habitats d'hiver et d'été et les types de lieux spécifiques nécessaires à sa survie. Dans chaque cas, il signale les lieux et espèces qui sont menacés par le projet, ce qui permettrait d'établir, outre une base de données écologiques, une véritable cartographie du territoire et des habitats importants et menacés.

Soulignons quelques notions essentielles qui sont démontrées tout au long de ces entretiens. La première est l'utilisation du concept, qui n'est bien entendu pas identifié comme tel, de chaîne alimentaire. La menace qui pèse sur chaque baie, nénuphar, ou espèce animale consommée par d'autres espèces, est en effet notée, non seulement pour elle-même, mais aussi pour sa place dans une chaîne où chaque élément est nécessaire à l'ensemble.

La deuxième est la notion d'habitat, toujours déclinée de façon précise, en fonction des saisons, mais également enrichie par la considération de l'animal en tant que sujet. Ce n'est pas seulement de tel ou tel type de lacs dont les castors ont besoin, mais bien de matériaux spécifiques pour construire leur environnement.

La troisième est une notion d'ordre éthique et philosophique. Pour les Cris, les animaux font partie d'un univers sociocosmique, dont eux-mêmes sont un des éléments. Le Créateur a donné aux Cris ce monde-là pour qu'ils en tirent parti et en prennent soin. Les Indiens Cris, tout comme les Inuits et les peuples circumpolaires, ne considèrent pas les animaux qu'ils chassent comme des proies. Dans leurs représentations du monde, les animaux en effet se donnent à eux. Les chasseurs consomment la chair de ces animaux et traitent leurs restes, os ou arêtes pour les poissons, avec respect. Ce traitement permet que le cycle continue, et que l'âme de l'animal, qui est immortelle, puisse se réincarner pour se présenter à nouveau au chasseur qui bénéficiera une fois de plus de ce don de nourriture. C'est seulement si l'on comprend cette notion de partenariat respectueux entre les humains et les animaux que l'on peut pleinement apprécier les propos de William Kawapit.

Ainsi, le souci des hommes pour leur progéniture est partagé par d'autres êtres vivants animaux. Comme le précise William à propos de ce fléau que sont les moustiques durant l'été subarctique : *« Tous les animaux essaieront de préserver leurs jeunes des moustiques qui sont abondants en été. Les jeunes animaux sont tout comme les enfants humains, et ils dépendent de leurs parents pour éloigner les moustiques. Autrefois, il n'y avait rien comme les produits antimoustiques. Si les moustiques allaient sur un jeune enfant, il serait alors couvert de piqûres sur toute la figure. Quelquefois, il ne pourrait même plus ouvrir ses yeux et serait malade à cause de ces piqûres de moustiques. Ces piqûres pouvaient s'infecter. L'animal veillera après ses petits afin de s'assurer que les moustiques ne le piquent pas trop souvent. »*

Ce passage est particulièrement significatif, car l'auteur passe des humains aux animaux sans même se donner la peine de le mentionner. Mais de nombreux autres entretiens décrivent des soins aux enfants qui sont la responsabilité des parents animaux, tout comme celle de leurs homologues humains.

De cette relation sociale entre humains et animaux, les humains étant les obligés des animaux qui les nourrissent, de cette homologie entre humains et non-humains, découle un principe de responsabilité morale. Les hommes ne doivent pas par leurs entreprises détruire les animaux, non seulement parce qu'ils en ont besoin, eux et les générations futures qu'ils engendreront, mais aussi par simple principe moral.

De tous les discours des Cris émane une représentation des impacts dont on peut difficilement imaginer qu'elle pourrait être atteinte par un autre moyen que le recueil de la pensée et des savoirs des anciens. Les Indiens Cris, tout comme de nombreux autres peuples autochtones, n'ont pas besoin d'une révolution paradigmatique pour devenir interdisciplinaire. Alors qu'il nous a fallu attendre que la science occidentale souffre de

sa trop grande compartimentation pour envisager une construction de l'objet qui prenne en compte l'ensemble des disciplines nécessaires à sa compréhension, les savants locaux que sont les experts autochtones ont d'emblée une vision intégrée et systémique du fonctionnement des écosystèmes dont ils se considèrent comme partie prenante. Cette vision ne peut elle-même être séparée d'une pensée sociocosmique ou religieuse qui intègre une éthique environnementale. La protection de la nature ne peut en effet se concevoir comme un domaine séparé lorsque l'on conçoit sa propre survie comme une conséquence d'un don de soi des autres êtres vivants.

Marie Roué et Douglas Nakashima

Respectivement directrice de l'équipe CNRS/ MNHN Aponat (Appropriation et socialisation de la nature) et directeur du projet intersectoral Links (Systèmes de savoirs locaux et Indigènes) à l'Unesco.

REFERENCES

Ce texte est extrait de Les Savoirs autochtones, in Revue internationale des sciences sociales, n° 173, 2002.